

Ses amis ne l'avaient jamais vu ainsi. Blême, les yeux saillants et injectés de sang, les lèvres tremblantes et serrées l'une contre l'autre, il était d'une rage concentrée impossible à dépeindre.

— Donc, fit Criquet, je conclus : ne nous inquiétant plus des pistes vraies ou fausses, nous allons directement au terrier de la bête, que nous prendrons soit au trébuchet, soit autrement.

— Oui. Et je serai calme alors, fit Paul ; mais... Calao, malheur à toi !

Nos amis avaient quelques provisions de bouche ; ils se les partagèrent.

XXX

HORRIBLE

— Partis ! dit Sliman en respirant largement, dès qu'il vit les défenseurs de Catherine au bord du fleuve. Ils chercheront les deux chameaux ; ils ne les trouveront pas dans le courant du fleuve où je les ai noyés.

« L'eau est peu profonde, à la vérité ; mais toute eau courante forme des remous, des tourbillons, donc des fosses, des précipices dans son lit. Les deux corps ne remonteront pas à la surface ; l'eau qui est entrée par le large trou que j'ai pratiqué sous leur ventre, les pierres dont je les ai chargés les retiendront sur le fond vaseux.

« Mais, au fait, cette précaution n'était pas indispensable. J'avais cru que les blancs chercheraient la piste de l'autre côté de la rivière. Ils sont exténués, ils se reposent de leurs vaines fatigues. Tout est pour le mieux. Ils ne peuvent me voir. Il m'est loisible de rester ici ou d'aller plus loin. J'ai le choix. Je déclare, pour leur consolation, que j'ai eu un moment d'inquiétude : cinq contre un, c'était beaucoup ; il leur était facile de me cerner, de tirer quand même. J'ai eu de la chance.

« Et maintenant, ma petite blanche, vous êtes à moi ! » ajouta-t-il en achevant son aparté.

Il se rapprocha de l'infortunée Russe et, sans dire un mot, débarrassa de ses entraves le chameau qui la portait et le fit se relever. Il fit de même pour le sien ; puis, s'assurant par un dernier regard

qu'il n'avait plus rien à craindre, il s'éloigna dans un sens opposé à la direction que venaient de prendre ceux qui le poursuivaient.

Une fois sorti du bois et dans la plaine, il arrêta les montures, les entrava, dénoua les liens dont il avait chargé Catherine et la posa sur le sol.

Les membres de la malheureuse étaient meurtris, raides, impuissants à se mouvoir.

Le monstre la contemplait, souriant et silencieux. Les hyènes couvent ainsi leur proie du regard.

Le jour touchait à sa fin, le négrier, qui avait remis son manteau, se promenait de long en large devant sa victime et jetait sur elle des regards qu'enflammait une immonde concupiscence

— Oui, elle est à moi, songeait-il dans son for intérieur. Toute à moi, des pieds à la tête! reprit-il à haute voix, en se baissant et en posant une main frémissante de luxure sur le corsage de Catherine.

Catherine se releva comme touchée par un fer incandescent.

— Horreur! infamie! s'écria-t-elle en prenant son élan pour fuir.

Le négrier lui fit faire volte-face, jeta les bras autour de sa taille et l'étreignit bestialement sur sa poitrine avec un ricanement féroce.

Les bras de la malheureuse femme étaient retenus, comme dans un étau, par les bras convulsés de Sliman qui inclina la tête en cherchant à poser ses lèvres enflammées sur les lèvres décolorées de sa victime.

Par un suprême effort Catherine parvint à dégager son bras droit. Dans ce mouvement désespérément instinctif elle sentit la crosse d'un pistolet à la ceinture de Sliman.

S'emparer de l'arme, en tourner le canon vers la poitrine de son persécuteur, placer le doigt sur la détente et la presser, ces quatre temps divers avaient été simultanés et presque aussi rapides que l'éclair.

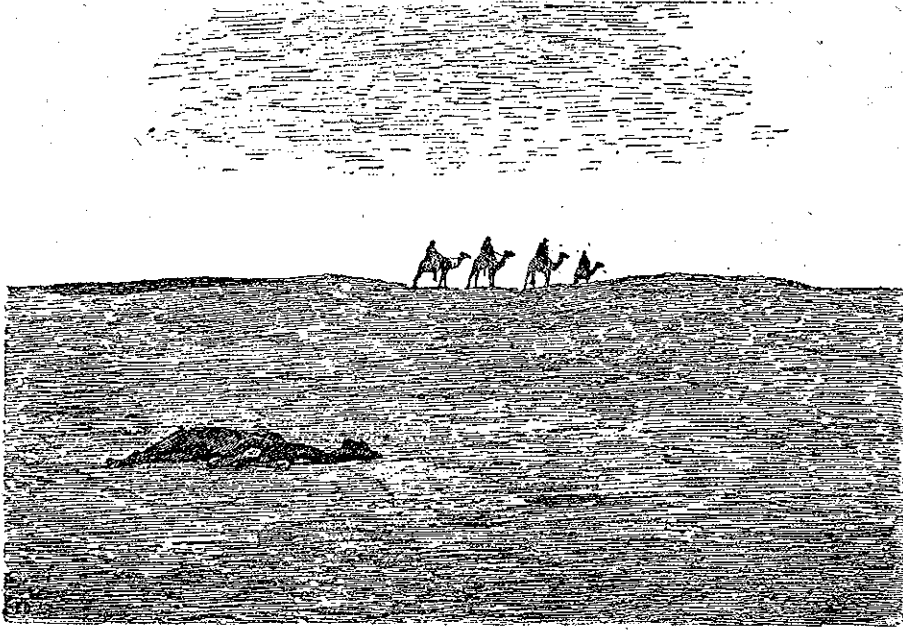
Le négrier, qui avait senti le mouvement, vu l'arme, compris le geste, s'était rejeté en arrière et lui aussi, non moins rapide que l'éclair, il avait saisi le poignet de Catherine, et, en l'abaissant, avait fait dévier le canon du pistolet.

Le coup partit, la charge pénétra tout entière dans le ventre du négrier qui s'abattit sur le sol en poussant un rugissement suivi de quelques mouvements convulsifs.

Le monstre avait vécu.

Catherine demeura quelques instants immobile, inerte, atterrée. Puis, se reprenant à la vie et secouant sa stupeur, elle se mit à courir. Son bourreau allait peut-être se réveiller, lui aussi, la poursuivre : c'était un véritable esprit infernal pour elle.

Elle fuyait hagarde, emportée par la peur, par le remords. Par le remords, oui, car la noble Catherine, malgré sa résolution, malgré son courage, était restée femme, elle se reprochait presque, le sanglant dénouement d'une défense si légitime.



LA TRAVERSÉE DU DÉSERT.

Heureusement son espérance dominait la peur, son affection de sœur était plus forte que le remords. Le souvenir d'Henri la soutenait.

Elle courait échevelée, meurtrie. Puis, perdant insensiblement la conscience d'elle-même, pantelante, couverte de sueur, épuisée par l'émotion, par la fatigue, terrifiée par l'immense solitude qui l'entourait, elle s'affaissa sur le sol et s'évanouit dans un sommeil lourd et léthargique.

La nature recouvrait ses droits et venait à son aide.

Lorsqu'elle reprit ses sens, lorsqu'elle sortit de cette léthargie qui n'était ni le sommeil, ni l'évanouissement, elle ne vit que ténèbres autour d'elle. Il faisait nuit. Nuit profonde, pleine d'un silence que troublaient par instants des bruits étranges et des souffles sinistres.

Catherine regardait avec effroi.

Les ténèbres lui semblaient pleines d'agitations indéfinissables, peuplées de fantômes indécis.

Chaque pierre devenait pour elle un fauve aux aguets; chaque liane lui offrait la forme d'un serpent; chaque fleur représentait un monstre inconnu à ses yeux effarés; l'insecte devenait un oiseau de proie, l'herbe, le buisson, l'arbre, le nuage, tout lui paraissait marcher vers elle d'un air menaçant.

Pour ne plus entendre ces rumeurs intermittentes, ces souffles sinistres, pour se soustraire à ces visions effroyables, elle ferma ses yeux et boucha ses oreilles. Son effroi n'en fut que plus grand. Elle se jeta à genoux et voulut prier; elle ne put se rappeler aucune prière, elle ne put formuler aucune oraison; son esprit, sa mémoire, étaient glacés, paralysés par la même terreur.

Le reste de la nuit ne lui apporta ni calme, ni sommeil. Aux premières lueurs de l'aube elle essaya de se mettre debout, elle retomba grelottante, brisée, inerte.

Les rayons du soleil vinrent la revivifier quelque peu. Elle pensa à Paul, son frère bien-aimé, à Henri, qui la cherchait avec inquiétude. Elle se rappela l'arbre qu'elle avait entrevu non loin de leur campement, elle le chercha à l'horizon, elle crut en distinguer l'emplacement, elle crut en reconnaître la forme; elle se leva à grand' peine et se traîna dans la direction qu'elle s'était assignée.

Catherine, guidée par le baobab, avait fini par aller droit devant elle. Elle avait retrouvé l'espoir qui lui donnait une force factice. Elle ne sentait ni la faim, ni la fatigue. Elle allait toujours; le baobab devenait de plus en plus perceptible.

Elle mit deux jours pour parcourir les quelques kilomètres qui la séparaient du but qu'elle s'était proposé. Elle ne prenait aucun repos; si elle s'était assise au pied d'un arbre, si elle s'était couchée sur un tertre, elle n'aurait pu se relever. Enfin elle arriva au camp; elle eut un éblouissement. Il lui avait semblé voir des hommes.

— Paul ! cria-t-elle de toutes ses forces ; Paul Tcherkoff ! mon frère ! à moi ! Henri, reprit-elle plus bas, viens à mon secours !

Elle essaya de courir ; elle tomba, se remit sur ses pieds et cria de nouveau :

— Paul, mon frère ! ta sœur ! Catherine Tcherkoff !

Elle arriva au pied de l'arbre. Elle regarda autour d'elle, elle ne vit personne.

— Ils sont en chasse sans doute, se dit-elle.

Elle se mit à crier au secours. Sa voix, comme celle du naufragé sur la plaine liquide, demeurait sans écho.

Elle commençait à trembler, elle cherchait à conserver quelque espoir ; l'espoir l'abandonnait peu à peu. Elle inspecta le camp ; alla au feu éteint, au radeau qu'elle apercevait sur la rive, tout lui disait : ils sont partis. Elle revint près du baobab, s'agenouilla et murmura quelques fragments de prière.

— Ils sont partis, dit-elle en se tordant les mains, ils auront suivi les traces de mon bourreau. Ils ne reviendront plus, c'est ici que la mort va me prendre ; au moins je m'éteindrai digne de lui... Lui ! mon Dieu ! je suis donc condamnée à ne plus le revoir ?

Elle perdit courage en prononçant ces dernières paroles et s'affaissa au pied de l'arbre colossal.

XXXI

UN DÉMON DE GLACE

A peine rentré de sa dernière tournée d'extermination, le premier souci de Calao fut de chercher Catherine et son escorte.

Sa première parole fut une imprécation.

Il se mit à penser.

— Le traître, vociféra-t-il, il l'a conduite à son frère ! Sans avoir confiance en lui, je le croyais plus prudent et plus réfléchi. Où ira-t-il pour se soustraire à ma vengeance ?

« Lui et eux sont dans un cercle d'espions qui me sont dévoués. Ils